

ADOLFO

Viniste inesperadamente, seguro. Una sorpresa milagrosa. Tu hermano Antonio y tu hermana Rosario eran 15 y 17 años mayores que tú. Y entre todos te criaron y te dieron una educación que trasciende hasta todos nosotros, hasta hoy. Todos nosotros tuvimos suerte de que, en la Azucarera de Épila, aquella barriada de aquel pueblecito de la Ribera del Jalón, en los años 40, hubiese un profesor que se llamaba como tú, y del que tantas veces nos habéis hablado, y nos habéis dicho que no solo os enseñó matemáticas, física, química, latín, alemán... sino que también os transmitió el amor por el conocimiento, la curiosidad, la cultura, el estudio y la inteligencia. Sí, nos habéis hablado muchas veces de Don Adolfo, los dos: tú, y tu compañera de clase: Carmen... mamá.

Tu padre, Juan, era un obrero al que pagaban a jornal semanal. Y, al salir de la fábrica, en lugar de irse a tomar unos chatos con los compañeros, montó una relojería en casa sacando partido de su ingenio autodidacta, y consiguió clientela de toda la comarca. Gracias a eso, pudiste ir a la Universidad de Zaragoza, alojándote en casa de tu hermana. Creo que tus sobrinas Olguita y Raquel fueron las primeras niñas de la siguiente generación que empezaron a quererte para siempre.

Cuando terminaste la carrera, recién licenciado en Derecho, lo primero que hiciste para buscar trabajo fue ir a ver a un señor en cuya casa, tu madre, Antonia, había servido de chacha. Estuviste no sé cuánto tiempo en la entrada, esperando al supuesto señor, que no salió a recibirte. Así empezaste tu andadura profesional. Y la terminaste siendo el Ilustrísimo Señor Delegado del Ministerio de Economía y Hacienda.

Nuestras casas, en las sucesivas delegaciones de Melilla, Teruel y Castellón eran enormes, preciosas. Ejercías tu cargo con seriedad, eficiencia y absoluta honestidad. Tenías mucha gente bajo tu mando, y una grande y grave responsabilidad. Tu admirable carrera profesional, la desarrollaste sin puñaladas ni trapacerías, sin adulaciones ni golpes bajos; solo siendo bueno, muy bueno, muy buen profesional, y muy buena persona. Tardé muchos años en darme cuenta de que esto no es normal.

De ti he heredado el dibujo, la alegría que se siente al trazar líneas y barrer superficies dando sombras que dan luces, volumen y profundidad. De ti he heredado el amor por la armonía, por las voces y las melodías, gracias a ti toco la guitarra, y hasta un poquito el piano, como tu hermano Antonio y tú. De ti, fundador con los otros seis magníficos del Club Cuenca de Tenis, he heredado el tenis, otra escuela de superación personal, esfuerzo, salud, auto conocimiento y caballerosidad. También me enseñaste el respeto hacia los otros, y la ecuanimidad.

No de ti me viene la incesante búsqueda filosófica, ni la atracción por el lado dionisiaco de la vida, eso me debe de llegar de otro costal... Tú eres mucho más prudente, ponderado, apolíneo. Aunque sabes beber, comer, jugar, cantar y reír. Siempre estás en paz. No te hace falta sufrir la duda de la angustia existencial. Parece que sabes que algo dentro de ti conoce las respuestas, y eso te hace ser equilibrado y proyectar fuerza, serenidad, seguridad. Es posible que no haya conocido nunca a nadie con la mirada tan limpia como tú.

Se puede pasar por esta vida siendo bueno y noble, permaneciendo fiel a unos ideales que no hace falta listar ni encasillar. Se puede seguir enamorado de tu compañera durante años, décadas y siglos. Se puede alcanzar la verdadera Felicidad, la que nace de un alma que está en profunda armonía consigo misma y, por tanto, con el mundo, con la vida, y desprende siempre elegancia y dignidad. Tú eres el ejemplo.

Tú eres nuestro ejemplo. No sé si te lo supimos agradecer como te lo mereces. Te fuiste inesperadamente.

Gracias, papá.



Tu es arrivé à l'improviste. Antonio et Rosario, ton frère et ta sœur avaient 15 et 17 ans quand tu es né, telle une surprise miraculeuse. Ils t'ont élevé et donné une éducation qui transcende la barrière du temps et rejaillit sur nous encore aujourd'hui depuis les années 1940, depuis ce moulin à sucre, dans le quartier d'Épila du village de la Ribera del Jalón où vous habitiez. Y vivait aussi un professeur qui portait le même nom que toi. Vous nous avez tant parlé de lui qui vous enseignait les mathématiques, la physique, la chimie, le latin et l'allemand, mais qui vous a également éveillé votre curiosité et votre soif de savoir et transmis l'amour de la culture, le goût d'étudier et d'élever votre intelligence. Vous nous avez tant parlé de lui, Don Adolfo, toi et ta camarade de classe, Carmen. Toi et maman.

Juan, ton père, était un ouvrier, un salarié qui, au moment de quitter l'usine, au lieu d'aller boire un verre avec les compagnons, mettait à profit son ingéniosité autodidacte pour offrir chez lui des services d'horlogerie à des clients de toute la région, te permettant ainsi d'aller à l'Université de Saragosse où habitait ta sœur. Je crois bien que vos nièces Olguita et Raquel ont été les premières filles de la génération suivante à te vouer un amour sans fin.

À la fin de tes études, la première chose que tu as faite pour trouver un emploi a été d'aller cogner à la porte d'un homme chez qui ta mère, Antonia, avait servi comme femme de ménage. Je ne sais pas combien de temps tu es resté dans l'entrée à attendre ce monsieur qui n'a pas daigné te recevoir. Ainsi as-tu commencé ta carrière professionnelle jusqu'à finalement devenir l'illustre délégué du ministère de l'Économie et des Finances.

Dans les délégations successives de Melilla, Teruel et Castellón, nous avons vécu dans d'immenses et magnifiques maisons. Tu as exercé ta profession avec sérieux et efficacité et en toute honnêteté. Tu avais beaucoup de gens sous tes ordres et de grandes responsabilités. Ton admirable carrière professionnelle, tu l'as développée sans flatteries ni coups bas; tu étais simplement bon, très bon même, aussi bien sur le plan professionnel qu'humain. Il m'a fallu de nombreuses années pour comprendre à quel point c'était inhabituel.

Tu m'as initié au dessin, à la joie que l'on tire à tracer des lignes et de larges surfaces, à donner l'ombre qui fait naître la lumière, le volume et la profondeur. Tu m'as transmis ton amour pour l'harmonie, les voix et les mélodies. Grâce à toi, je joue de la guitare et même un peu du piano tout comme ton frère Antonio et toi. De toi, l'un des sept magnifiques fondateurs du Club de tennis Cuenca, j'ai hérité le goût de ce sport, une autre forme saine d'apprentissage de l'effort, de la connaissance de soi et de la courtoisie. Tu m'as également appris le respect des autres et l'équanimité.

Mais ce n'est pas de toi que je tiens mon incessante quête philosophique ni mon attrait pour le côté dionysiaque de la vie. Peut-être me vient-il de l'autre côté? Tu étais beaucoup plus prudent, plus réfléchi, apollinien. Tu savais boire, manger, jouer, chanter et rire, mais tu étais toujours en paix. Tu n'avais pas besoin de souffrir le doute de l'angoisse existentielle, comme si quelque chose en toi connaissait les réponses et te donnait force, sérénité et une douce fermeté. Il est bien possible que je n'aie jamais rencontré quelqu'un dont le regard est aussi noble que le tien.

L'on peut traverser cette vie dans la bonté et la noblesse, en restant fidèle à ses idéaux. On peut rester amoureux de son partenaire des années, des décennies et des siècles durant. Le vrai bonheur peut être atteint, celui qui naît d'une âme en profonde harmonie avec elle-même et donc, avec le monde et avec la vie qui respire toujours l'élégance et la dignité. Tu en es l'exemple.

Tu es notre modèle, l'exemple à suivre. Je ne sais pas si nous avons su te remercier comme tu le mérites. Tu es parti comme tu es arrivé, à l'improviste.

Merci, papa.

(Et merci à ma soeur québécoise, Rosanne Bigras)